

ALLOCUTION DE M. MARZOLFF

Quand, à la consécration de mes amis Dieterlen, Dyke, Cochet, je pensais qu'un jour une semblable solennité viendrait pour moi, je me disais qu'alors je commencerais par ces belles paroles de l'hymne bien connu de nos ancêtres :

« La voici l'heureuse journée
Qui répond à notre désir.
Louons Dieu qui nous l'a donnée,
Faisons-en tout notre plaisir! »

Mon langage change aujourd'hui, et je suis plutôt porté à m'écrier : Quoi! Déjà! — Est-ce à dire que mon amour pour la mission se soit refroidi, que l'assurance de ma vocation ait été ébranlée? Non! Mais, en ce moment, deux sentiments bien naturels étreignent mon cœur. Je pense à la séparation, aux adieux que je dois faire à ma famille, à mes amis, à ma patrie. Quoique entouré et sûr d'être accompagné de beaucoup de prières, la douleur des adieux n'en est pas moins poignante. L'autre sentiment, celui qui domine en moi et qui tempère le plus ma joie, c'est celui *de ma faiblesse et de ma responsabilité*. Au moment où l'Eglise de France va me déléguer vers les nègres de l'Afrique, je tremble! Dieu sait combien de fois en ces derniers jours j'ai été tenté de lui dire : « Envoie, Seigneur, qui tu voudras envoyer, car je suis sans force » ; et si ma vocation n'avait pas été profondément gravée par lui dans mon cœur, je me demande s'il m'eût été possible de me présenter aujourd'hui devant vous. En face de la charge qui va lui être confiée, un jeune missionnaire se sent saisi d'un véritable effroi. Ce qu'il aura à faire parmi les païens, ce qui jusqu'alors ne lui était apparu que dans le lointain, entouré de maintes illusions, s'offre maintenant à son esprit sous son vrai jour, avec ses couleurs les plus austères. Il mesure sérieusement ses forces, et il découvre qu'il n'est que faiblesse ; son insuffisance l'épou-

vante. Cependant, au milieu de son trouble, il lui est donné de reconnaître la volonté de Dieu, et de sentir que le Seigneur veut accomplir sa force dans son infirmité. — Dans les moments les plus pénibles, quand ma route s'obscurcissait, et que mon âme était inquiète, le Sauveur éclairait d'un rayon de lumière le but qu'il me proposait. Jusqu'à ce jour, j'ai fait l'expérience de la fidélité de mon Dieu dans l'accomplissement de ses promesses : « Je t'instruirai, dit l'Éternel, et te montrerai la voie que tu dois suivre ; je te conseillerai, j'aurai le regard sur toi. » (Ps. xxxii, 6.) La conviction qu'il ne se départira pas de cette longanimité, qu'Il me fera toujours sentir son inaltérable bonté et sa grande puissance, qu'Il sera pour moi et pour mon ami, comme pour ceux qui nous ont précédés, une haute retraite, le Dieu des conseils et du salut, cette conviction me relève et me soutient.

Lorsque vous envoyez des missionnaires parmi les païens, vous êtes en droit de leur demander comment ont pris naissance leur vie chrétienne et leur vocation. Je vais chercher à satisfaire, en quelques mots, ce légitime désir. Ma foi en Jésus-Christ et ma vocation missionnaire datent presque du même moment. Le Seigneur m'amena à sa connaissance dans un âge relativement tendre, bien que je regrette que cet événement n'ait pas eu lieu plus tôt. Il ouvrit mon cœur pendant que je suivais à Mâcon le cours d'instruction religieuse de feu M. Duproix, homme de Dieu et homme de prière, qui luttait à genoux pour chacun de ses catéchumènes. Il nous parlait alors de l'œuvre du Christ avec une ferveur et une autorité que lui communiquait sans doute le vague pressentiment que c'étaient les derniers jeunes gens qu'il instruisait dans les vérités éternelles avant sa mort. Le travail intérieur que tout serviteur de Christ aime à surprendre et à suivre dans les âmes, avait commencé dans la mienne, et le Sauveur, toujours prêt à faire surabonder sa grâce là où le péché a abondé, a, depuis lors, soutenu mes pas chancelants, veillé sur le développement de ma foi nais-

sante et m'a accordé de pouvoir lui dire, malgré mes misères et mes défaillances : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime. » Lorsqu'une âme est passée des ténèbres à la merveilleuse lumière de l'Évangile, qu'elle a senti les étreintes de l'amour divin, elle éprouve aussitôt le besoin de communiquer ses sentiments à d'autres. Dieu me montra bientôt le milieu où je devais travailler pour lui. Il me fit voir clairement que c'était à la conversion des païens que je devais consacrer ma vie. A partir de cette époque, ma vocation missionnaire n'a fait que s'affermir. Mais en même temps que ma vocation se fortifiait, je comprenais mieux aussi la responsabilité qu'elle implique. Je sentis que, s'il était coupable d'aller occuper un poste dans une de nos Eglises avec un simple bagage théologique, sans une foi vivante aux grands faits de la révélation, ce serait commettre un acte de démence que de porter aux païens un christianisme dont on ne vivrait pas soi-même, prêcher un Évangile qu'on n'aurait pas soi-même expérimenté. Profondément convaincu de cette vérité, j'ai ardemment demandé à Celui qui a promis d'achever ce qu'il a commencé, de vivifier ma conviction chrétienne, de fonder ma foi plus fermement en Jésus, le Rocher des siècles, et de m'accorder la grâce de connaître les joies et les forces de la vie cachée avec Christ en Dieu. Avec saint Paul, je ne veux savoir que Jésus, et Jésus-Christ crucifié ; je veux prêcher un Sauveur qui a expié nos péchés en Gethsémané et sur la croix, qui, par sa mort, nous a de nouveau donné accès auprès du Dieu trois fois saint. A l'exemple des apôtres, je m'efforcerai dans ma prédication de toujours présenter aux pécheurs la personne de Jésus, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. — Mais il ne suffit pas d'avoir et de répandre la notion exacte du salut, il faut aussi être fidèle dans son œuvre. Suppliez Dieu d'empêcher que nous nous relâchions jamais dans l'accomplissement du devoir. Être fidèles toujours, partout, en toutes choses, voilà notre grande ambi-

tion, nous rappelant cette parole du Seigneur : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. »

ALLOCUTION DE M. DORMOY

Je suis ému, profondément ému, à tel point qu'il me faut une force que je ne trouve point en moi pour pouvoir vous parler en ce moment. Mais en promenant mes regards timides sur cette assemblée, il me semble voir monter de ce millier de cœurs émus et sympathiques, tous battant à l'unisson, une seule prière implorant une même bénédiction sur une seule tête. Voilà ma force.

Il me serait facile, excité par l'entraînement et la solennité de ce moment, d'outre-passer la vérité dans l'expression des sentiments qui se partagent mon cœur. Dieu me garde de toute exagération ! Ces quelques paroles que je dois vous adresser ont été conçues, je l'espère, dans un esprit de prière et sont prononcées sous le regard de Celui qui sonde les reins et les cœurs.

En 1856, un de vos missionnaires actuellement au sud de l'Afrique, le vaillant pionnier de notre nouvelle mission sur les bords du Zambèze, M. Coillard, parcourait, quelques semaines avant son départ, le département du Cher. Il assista, en qualité de parrain, au baptême d'un enfant. En présentant cet enfant au Seigneur, le missionnaire fit un vœu qu'il communiqua aux parents : « Si cet enfant pouvait devenir un missionnaire ! » Le père et la mère en confièrent la réalisation au Maître de nos destinées. L'enfant grandit. Il entendit parler des missions chez les Bassoutos ; et bientôt apparut dans son cœur une faible lumière qui grandit peu à peu. Mais que d'éclipses n'eut-elle pas à subir avant de parvenir à son plein éclat ! Que de fois le jeune homme oublia les missions et le missionnaire. Cependant, cette idée devait